

Meurtre et sérialité : l'émergence du *serial killer* dans la culture médiatique américaine

Serge Chazal

Volume 30, numéro 1, automne 1997

Récit paralittéraire et culture médiatique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/501189ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/501189ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Chazal, S. (1997). Meurtre et sérialité : l'émergence du *serial killer* dans la culture médiatique américaine. *Études littéraires*, 30(1), 71–79.
<https://doi.org/10.7202/501189ar>

Résumé de l'article

En l'espace de vingt ans, le tueur en série est devenu partie intégrante de l'imaginaire culturel américain. Les Charles Manson, Ted Bundy, William Gacy, Hannibal Lecter et autres ont rejoint de plus classiques figures emblématiques du Mal (Dracula, Frankenstein, Hitler ...). L'article retrace la constitution dans la culture médiatique américaine des formes prises par cette fascination morbide pour les histoires de *serial killers*, cocktails de sexe, de violence et de mort. Presse, *true crime books*, paralittérature, bande dessinée, cinéma, télévision ont été les véhicules complaisants (et intéressés) de cette invasion qui devait atteindre son point culminant au milieu des années quatre-vingt-dix avec une multiplication de sites sur Internet. Un reflux semble toutefois s'amorcer avec la récente émergence d'une nouvelle vedette, les *profilers*, ces nouveaux chasseurs de monstres.



MEURTRE ET SÉRIALITÉ

L'émergence du *serial killer* dans la culture médiatique américaine

Serge Chazal

■ Si la production de la culture médiatique a partie liée avec la sérialité, le tueur sériel ne serait-il pas le héros sombre et emblématique de cette culture dans l'imaginaire collectif américain ? À production sérielle et consommation sérielle répondraient les récits de meurtres sériels. C'est un bref panorama des incarnations transmédiatiques de ce héros que l'on se propose de dresser ici.

« Mon Dieu, je l'ai tuée trop rapidement. Je n'ai pas pris assez de temps pour m'amuser avec elle, pour la torturer correctement. J'aurais dû l'approcher différemment, j'aurais dû penser à d'autres formes de violences sexuelles » (sic).

C'est ainsi que Robert Ressler, agent du F.B.I., fondateur du B.S.U. (Behavioral Science Unit) de Quantico, Virginie, dans son ouvrage *Whoever fights monsters* (1992)¹, tente de faire saisir comment, au

milieu des années soixante-dix, il a été amené pour la première fois à nommer et forger le concept de *serial killer*. D'une part, il y a l'expérience-limite du tueur - fantasmes aidant, le prochain meurtre est anticipé, préparé, mis en scène, mais, pas plus que les précédents, il n'amènera pleine satisfaction au meurtrier. D'autre part, il y a cette expérience propre à la culture médiatique : évoquant, avec une certaine nostalgie, les séances du samedi après-midi de sa jeunesse dans le Midwest, Ressler insiste sur le sentiment de frustration qui l'envahissait lorsque les aventures du Fantôme ou de Dick Tracy se terminaient de façon abrupte sur ces mots fatidiques... « la suite à la semaine prochaine ». Ressler compare cette frustration, ce sentiment d'insatisfaction quasi existentielle à ceux des tueurs sériels, pour lesquels chaque meurtre appelle en

1 Traduit sous le titre *Chasseur de monstres* (Presse de la Cité, 1993).

soi une nouvelle victime. Compulsion, frustration, répétition, fidélité (aux victimes, aux auteurs, aux genres...), lecteur sériel et tueur sériel ont sans doute en partage un certain nombre de comportements inquiétants.

Qu'est-ce qu'un tueur sériel ? Les experts débattent : un meurtrier (ou une meurtrière) doit, sur une période variable (jours, mois et même années), tuer un minimum de trois à quatre victimes, généralement selon une formule ritualisée — type de victime choisie (étudiantes, enfants, prostituées...) et un *modus operandi*, c'est-à-dire la méthode utilisée pour circonvenir ou agresser la victime potentielle, mais aussi les sévices, sexuels pour la plupart, qui accompagnent ou suivent les meurtres.

Toutefois, pour nous, le tueur sériel n'a d'existence dans l'imaginaire collectif américain que dans la mesure où il est identifié sous ce vocable. L'émergence du *serial killer* dans l'imaginaire collectif américain s'est faite lentement, par étapes, à travers un nombre de plus en plus important de médias porteurs.

Tout commence, à la fin des années soixante-dix, avec un genre très particulier que l'on appelle dans les pays anglo-saxons le *true crime*. Dans la toute récente collection « Crimes & Enquêtes » chez « J'ai Lu » (1993), on utilise l'expression « histoires policières véridiques » pour le décrire². Ce genre s'illustre dans la culture médiatique américaine par deux supports, les magazines et les monographies.

Il existe près d'une vingtaine de magazines. Pour la plupart, ce sont des mensuels, mais certains publient un numéro spécial, annuel, un *yearbook*. Il y a peu de variété ni dans les titres (*True Detective*, *True Police*, *Inside Detective*, *Startling Detective*, *Front Page Detective*, etc.), ni dans les couvertures (elles présentent, en couleurs, des femmes plus ou moins dénudées, menaçantes ou provocantes, menacées ou effrayées, mortes...), ni dans le style raccrocheur des articles : « La police est confrontée à un Jack l'Éventreur moderne... LE TUEUR SADIQUE QUI TRAQUE LES PROSTITUÉES DANS LES COLLINES ». Ces magazines, dont certains existent depuis les années vingt, se sont spécialisés, depuis la fin des années soixante-dix, dans les tueurs sériels, ce qui leur permet d'associer de façon très lucrative (forts tirages), sexe, violence, sang et mort.

Les monographies, elles, se multiplient au début des années quatre-vingt. Elles sont soit des études globales sur le phénomène³, soit des biographies consacrées à un tueur particulier. Au palmarès du meurtre en série, on trouve bien entendu Theodore « Ted » Bundy (sept titres), John Wayne Gacy « The Killer Clown » (quatre titres), David Berkowitz « Son of Sam » (quatre titres) et, dernièrement, Jeffrey Dahmer « The Milwaukee Cannibal » (quatre titres). À l'heure actuelle, de la plus modeste à la plus prestigieuse, chaque librairie aux États-Unis dispose d'une section consacrée au *true crime*, section représentant parfois plus d'une centaine de titres dont la moitié est consacrée à des tueurs sériels.

2 Il faut remarquer, à ce sujet, la popularité grandissante de ce genre en France, à travers la collection citée précédemment mais aussi avec l'apparition, au Fleuve Noir, de la collection « Crime Story ».

3 Comme *The Serial Killers* de Colin Wilson & Donald Seaman, 1990, *Serial Murderers* de Art Crockett, 1991, ou *The Murder Year Book* de Brian Lane, 1992.

La présentation des ouvrages a évolué depuis le milieu des années soixante-dix ⁴. Au départ, ils font partie de la très large catégorie *non-fiction* et ne se distinguent pas particulièrement du reste de la production (première ou quatrième de couverture par exemple). Cependant, on y mentionne qu'il s'agit d'histoires vraies ayant pour sujet des meurtres en séries. À partir du milieu des années quatre-vingt, un certain nombre de changements apparaissent : la première de couverture présente une ou plusieurs photos du tueur, assorties de commentaires-choc dans la veine des magazines consacrés au *true crime*. On y présente les victimes : « jeunes », « belles », « violées », « torturées », « mutilées », « mortes » ; les criminels, eux, sont « intelligents », « diaboliques », « sadiques », « bizarres », « fascinants » et même « séduisants » ! Et on nous promet, grande nouveauté, huit pages de photographies : « dramatiques », « inédites », « choquantes », « horribles ». Ces photographies se répartissent selon quatre grands thèmes : les victimes (avant et après, le meurtre), les tueurs (avant et après, l'arrestation), les policiers, les instruments de la mort. Quelquefois s'y ajoute un cinquième thème : les lieux de la mort (cave, rivière, clairière, maison abandonnée).

Tout dernièrement, les grandes maisons d'édition américaines, Warner, Signet, Zebra, Pocket Books, ont officialisé et clairement identifié le genre *true crime* sur le dos et la première de couverture. Dernière

nouveauté, une cassette permet dans certains cas (Henry Lee Lucas) d'entendre le tueur sériel raconter dans les détails ses meurtres les plus horribles ⁵.

Or, depuis quelques années, un lien s'établit explicitement dans la présentation paratextuelle non plus entre fiction et réalité, sur le modèle réaliste, mais entre réalité et fiction, sur le mode du simulacre. Ainsi, sur certaines quatrième de couverture apparaissent des commentaires comme « Se lit comme le meilleur des *thrillers* » ou « Se lit comme le meilleur des récits d'horreur ». Car il faut dire que, depuis la fin des années soixante-dix, les tueurs sériels se sont glissés discrètement d'abord, puis de façon de plus en plus envahissante dans le roman policier.

En 1973, c'est Daniel G. Blank et son pic à glace dans *The First Deadly Sin* de Lawrence Sanders. Ce même Sanders nous présente quelques années plus tard une des rares incarnations féminines du tueur sériel avec Zoe Kohler et son couteau suisse dans *The Third Deadly Sin* (1981). S'il n'est pas dans notre propos de passer en revue tous les romans policiers mettant en vedette les *serial killers* ⁶, soulignons une évolution récente du thème avec la sérialisation du tueur sériel, l'introduction du tueur sériel sérialisé, récurrent, dans la littérature de fiction : celui qui apparaît aujourd'hui comme l'archétype du tueur sériel dans l'imaginaire collectif américain, le Docteur Hannibal Lecter (Hannibal le Cannibale). Sinistre héros du roman de Thomas Harris,

⁴ Nous ne prenons en considération ici que la version *paperback*, livre de poche, des ouvrages.

⁵ Tout ceci pour la modique somme de 5.95 \$: « For the first time ever ! A tape of the authentic confessions of America's most notorious serial killer ! »

⁶ Non seulement la liste en serait-elle trop longue mais elle serait redondante à celle incluse dans l'ouvrage récent de Norbert Spehner (1995).

Red Dragon (1981), puis de *The Silence of the Lambs* (1988), ce psychiatre charmant et charmeur, cultivé, intelligent, gastronome à ses heures, est quelquefois pris d'une violente fringale qui lui fait commettre les pires excès. Emprisonné, il se révèle un consultant fort apprécié des milieux policiers qui lui demandent à plusieurs reprises de l'aide pour mettre la main sur des tueurs sériels en activité. Il a depuis peu trouvé un rival, un autre médecin, le docteur Michael Bekker, qui apparaît à deux reprises, sous la plume de John Sandford, dans *Eyes of Prey* (1991) et *Silent Prey* (1992). Ce pathologiste, médecin au Vietnam pendant la guerre (il était alors surnommé *Doctor Death*), est un consommateur gastronome lui-aussi, mais il s'agit dans son cas d'amphétamines, d'euphorisants et d'hypnotiques, avec lesquels il se concocte de redoutables cocktails qui lui permettent d'accomplir les meurtres les plus horribles. Connaîtrons-nous l'éternel retour des tueurs en série, Doctor Lecter III, Doctor Bekker VII ? Seul l'avenir le dira.

Autre effet de la culture sérialisante, la fortune transmédiatique du personnage de tueur sériel, grâce à Hannibal le Cannibale devenu star dans le film de Jonathan Demme tiré du roman de Thomas Harris (1991). Qui peut oublier la performance d'Anthony Hopkins dans le rôle du Docteur Lecter ? Il vole littéralement la vedette

à l'autre tueur, « Buffalo Bill » l'écorcheur. Comme dans le domaine du *true crime* et de la littérature de fiction, le tueur sériel envahit depuis quelques années les écrans, devient incontournable dans le cinéma américain d'horreur⁷, dans le film de suspense⁸ et même dans le cinéma d'auteur⁹. Au point de vue promotionnel, il a remplacé le psychopathe des années soixante-dix.

Autre type de consécration, autre circuit, même personnage : le seul film qui nous semble échapper à cette mode du tueur sériel est le film *Henry, portrait of a serial killer*, tourné en 16 mm avec de très petits moyens¹⁰ par Jim MacNaughton en 1986. Ce film, sans concessions mais sans complaisance, est une libre adaptation de la vie du meurtrier Henry Lee Lucas. Si ce film ne devait avoir que peu de succès auprès des spectateurs américains, il aura beaucoup mieux réussi avec le bureau de censure des États-Unis, qui lui a décerné la côte X : réservée aux films pornographiques, elle rend difficile son exploitation en salle¹¹. Néanmoins, porté par cette vague du tueur sériel qui réaménage le paysage thématique de la culture de grande diffusion, depuis quelques années *Henry* circule dans le circuit des « films cultes » (salle de répertoire, séances de onze heures ou minuit), les cinéphiles et autres intellectuels s'étant faits à la violence brute de ce film. Voire, *Henry* est devenu un *must* qui se

7 Comme Jason, de la série « Vendredi 13 » ; Freddy Kruger, de la série « Les griffes de la nuit », Michael Myers, de la série « Halloween », etc.

8 *Manhunter* de Michael Mann, 1986 ; *Sea of Love* de Harold Becker, 1989 ; *Blue Steel* de Kathryn Bigelow, 1989 ; *Rampage* de William Friedkin, 1988.

9 *Barton Fink* de Joel Coen, 1991 ; *Twin Peaks, Fire Walk With Me* de David Lynch, 1992...

10 Quatre semaines et 120 000 dollars.

11 Réflexion désabusée de Mac Naughton, à l'époque, sur son film : « trop artistique pour les amateurs d'hémoglobine, trop sanglant pour les cinéphiles ».

retrouve sur les étagères des clubs de location de cassettes vidéo.

Parallèlement, aux États-Unis, la télévision s'est intéressée aux tueurs sériels. De nombreux téléfilms ont été consacrés aux sinistres exploits de Ted Bundy ¹², Wayne Williams ¹³, Richard Ramirez ¹⁴, Bianchi et Buono ¹⁵, John Wayne Gacy ¹⁶ ; et est annoncé un téléfilm sur Jeffrey Dahmer, l'ogre de Milwaukee. Ces films, sans grand intérêt, présentent en fait une version très édulcorée des événements violents qu'ils évoquent où est mis en vedette le travail acharné d'une poignée de policiers qui finissent par mettre la main sur le terrible tueur. Il n'est quand même pas pensable de voir dans les salons américains, aux heures de plus haute écoute, Ted défoncer le crâne de ses victimes à coup de démonte-pneu, Angelo Buono torturer ses victimes tout en les asphyxiant à l'aide d'un sac en plastique... transparent (pour ne rien perdre du spectacle). Effacement télévisuel *politically correct* des victimes et des sévices épouvantables qu'elles ont pu subir ; il est des images qu'on ne saurait montrer, l'acte se métonymisant en son « juste avant » (c'est tellement excitant) et son « juste après » (mort et châtiement).

Vingt ans après avoir envahi le livre et le cinéma, les tueurs sériels s'étendent aujourd'hui à de nouveaux supports, mineurs ; bande dessinée, vente par correspondance, cartes de collection, fanzines, rien ne leur échappe plus désormais.

Au milieu des années quatre-vingt ont commencé à fleurir un certain nombre de fanzines consacrés à tout ce qui touche de près ou de loin à la mort. À titre d'exemples édifiants, évoquons *Murder Can Be Fun* et *Answer me !*. Le premier, qui en est à son quatorzième numéro, paraît de façon erratique depuis 1985. Entièrement réalisé par le californien John Marr, *MCBF* se penche avec beaucoup d'humour (noir) sur toutes les formes de morts violentes : catastrophes naturelles, accidents de chemins de fer, épidémies, suicides d'adolescents et, bien entendu, meurtres en séries. Dès le premier numéro, une devinette sous la forme du jeu du pendu teste nos connaissances sur Ted Bundy. Le numéro quatre consacre deux pages à une bibliographie complète des ouvrages parus sur le même Ted Bundy. Le numéro huit réserve six pages et la couverture à trois tueurs sériels, Ed Kemper, John Linley Frazier et Herbert Mullin. Chaque année, Marr propose un calendrier qui fait une large place aux tueurs sériels : nous y apprenons, par exemple, que c'est un 18 juin que Jeffrey Dahmer a étranglé et démembré la première de ses dix-sept victimes. *Answer me !* se présente sous l'apparence d'un magazine plus que d'un fanzine (près de cent pages), il en était, en 1993, à son second numéro. L'auteur-rédacteur en chef-éditeur, le californien Jim Goad, se passionne lui aussi pour la mort sous toutes ses formes, la pornographie, la violence, etc. Le numéro deux livre sur cinquante

12 *The Deliberate Stranger* de Marvin Chomsky, 1986.

13 *The Atlanta Child Murders* de John Erman, 1985.

14 *The Nightstalker* de Max Kleven, 1987.

15 *The Hillside Stranglers* de Steven Gethers, 1989.

16 *To Catch a Killer* de Eric Till, 1991.

pages (avec photos ¹⁷) un dictionnaire des *serial killers* et de leurs cousins les *mass murderers*, sous le titre percutant : « Night of a Hundred Stars », allusion à la célèbre soirée de remise des oscars à Hollywood. Chaque article comporte, outre une biographie succincte, un certain nombre de pictogrammes significatifs : une tête de mort avec le nombre de victimes, un chien (torture d'animaux), un sablier (torture lente), un lit (incontinence juvénile), etc., correspondant aux petits travers des meurtriers. Chaque article s'accompagne aussi d'une citation — comme « La seule chose dont on puisse m'accuser est d'avoir dirigé une entreprise de pompes funèbres sans permis », John Wayne Gacy, responsable du meurtre d'une trentaine de jeunes adolescents dont on a retrouvé les cadavres dans le sous-sol de son bungalow de Chicago.

Par le truchement de la vente par correspondance, les amateurs peuvent se procurer ¹⁸, les œuvres picturales de ce même John Wayne Gacy, condamné à mort en attente d'exécution. Il affectionne particulièrement les clowns et différentes scènes du dessin animé *Blanche Neige et les sept nains*. Pour quelques dollars de plus (125 \$), et si vous envoyez une bonne photo (en couleur), l'artiste vous renverra dans les cinq semaines un portrait tout à fait ressemblant, avec dédicace de l'auteur.

Plus récemment, le tueur sériel s'impose dans des domaines traditionnellement réservés aux enfants et aux adolescents : les

cartes de collection, la bande dessinée et les jeux.

Aux États-Unis, les cartes de collection se rattachent avant tout au domaine sportif ; depuis plus d'une soixantaine d'années, un nombre imposant de jeunes Américains collectionnent ces petites cartes présentant au recto la photographie de leur idole (base-ball, hockey, football, basketball) et, au verso, une courte biographie et surtout des statistiques (points accumulés, buts marqués, moyennes diverses). Ces cartes se trouvaient à l'origine comme promotion fidélisatrice dans des paquets de chewing-gum, de lessive. Aujourd'hui, elles se vendent sous enveloppes (une dizaine de cartes différentes) et ne se cantonnent plus au seul domaine du sport : personnages de BD, de séries télévisées, de films et, depuis peu, tueurs sériels. En 1990, la compagnie Shel-Tone Publications, dans le New Jersey, mettait en circulation une première série, sous le titre *Bloody Visions*, quarante-sept cartes de format traditionnel ¹⁹, présentant au recto une illustration en noir et blanc d'un *serial killer*. Certains tueurs célèbres sont représentés sur plusieurs cartes (Bundy, Gacy, Manson...). Selon le principe des cartes sportives, au recto figure une biographie et surtout les statistiques pertinentes (nombre de victimes authentifiées ou présumées), l'association entre vedette et statistiques. En 1992, la même compagnie mettait en vente une autre série, de trente-six cartes et en couleur cette fois, sous le

17 Dont certaines sont d'un goût plus que contestable : le contenu du frigidaire du cannibale de Milwaukee par exemple...

18 Pour la modique somme de 80 \$, en moyenne.

19 Ces cartes se vendent par boîte contenant les quarante-sept cartes en série complète pour la somme de 20 \$.

titre peu original, mais bien américain, *Bloody Visions II*. Toujours en 1992, la compagnie Eclipse, qui jusqu'alors se consacrait à la bande dessinée, propose à son tour une série intitulée *True Crime*. Il s'agit, cette fois, de 110 cartes (couleur, même format) : cinquante-cinq cartes sont consacrées aux G. Men et aux gangsters des années trente, cinquante-cinq aux tueurs sériels (et aux *mass-murderers*). Chacune de ces dernières est tachée de sang pour faire plus vrai. Il fallait s'y attendre, quelques mois plus tard (fin 1992) devant le succès remporté par la première série, Eclipse récidivait avec *True Crime II*. Le principe est le même, cinquante-cinq cartes consacrées aux gangsters des années cinquante cette fois, cinquante-cinq consacrées aux *serial killers* ²⁰. Signalons que toutes ces cartes de collection sont en vente dans les magasins spécialisés dans la bande dessinée, fréquentés par une clientèle plutôt jeune.

Clientèle qui, dans le même magasin, peut se laisser tenter dans le rayon des *comics* par des titres accrocheurs (sur couvertures aux couleurs criardes) comme : *Psycho Killers*, *Killer Cults* ou *War Criminals*. Seule la première série se spécialise dans les tueurs sériels. C'est la compagnie « Comic Zone Productions » qui, en décembre 1991, devait lancer cette série. Chaque numéro (trente-deux pages, couverture couleur, intérieur noir et blanc) est consacré à un tueur sériel, Manson, Bundy, Dahmer, Gacy, etc. À ce jour, onze numéros sont parus. Il faut ajouter à ce nombre

une dizaine de numéros spéciaux : *Psycho Killers Classics* (les grands classiques), *Psycho Killers Body Count* (les statistiques), *Psycho Killers Missing in Action* (les tueurs sériels encore en liberté), *War Criminals* (un type particulier de tueurs sériels, mais pourquoi pas ?)... Du point de vue graphique, la qualité artistique de ces publications est affligeante alors que les illustrations figurant sur les cartes de collection sont souvent de grande qualité esthétique.

Enfin, la compagnie « Comic Zone Productions », outre la publication de BD, a produit la maquette d'un jeu de plateau très original *The Serial Killer Game*. Cela se joue un peu comme le Monopoly, mais il s'agit d'accumuler des cadavres plutôt que des propriétés immobilières, tout en échappant à la police et à la chaise électrique bien entendu.

Ainsi, des années soixante aux années quatre-vingt-dix, nous avons constaté que le tueur sériel s'intermédiatise. Cantonné au début à la *sleazoid press* ²¹ à grand tirage, il sera à l'origine d'un nouveau genre non-fictionnel, le *true crime*. Les années quatre-vingt verront le *serial killer* réel ou imaginaire envahir les médias (paralittérature, fanzines, téléfilms, cinéma) jusqu'à la consécration suprême : les oscars de *Silence of the Lambs*. Nous ne pouvons que constater, après ce survol, le rôle grandissant qu'il joue dans la production culturelle aux États-Unis. La fin des années quatre-vingt et le début des années quatre-vingt-dix aux États-Unis ont été marqués par une monopolisation croissante des

20 Les cartes de la compagnie Eclipse représentent un véritable défi pour les *afficionados* car, comme les cartes de sport, elles sont vendues par paquets de douze. Chaque paquet coûtant à peu près 2 \$, la série complète, si vous avez de la chance, vous revient à une soixantaine de dollars !

21 Combinaison de *sleazy tabloid*, sordide tabloïd.

médias par le tueur en série. Dernier avatar du genre, le tueur sériel, prévisiblement, se sérialise : la chaîne NBC a lancé le samedi 21 septembre 1996 une nouvelle série *Profiler*. On y voit une femme, Sam Waters, dont les talents de *profiler* (cet agent du F.B.I. chargé d'établir le profil psychologique d'un *serial killer*) lui permettent de pénétrer à l'intérieur de l'esprit tordu des meurtriers et de faire la chasse à un psychopathe qui, trois ans plus tôt, a tué son mari. Plus tard cet automne, la compagnie Fox (productrice de la série culte *The X-Files*) lancera *Millenium*, dans laquelle un ancien agent du F.B.I. (encore !), Frank Black, traquera, lui-aussi, de nombreux *serial killers*.

Aujourd'hui, dernier retournement donc, on constate que le tueur sériel, même s'il reste encore relativement présent dans les médias²² semble peu à peu céder du terrain à son chasseur spécifique, le *profi-*

ler. Le tueur en série ne serait-il plus à la mode ? Manifeste dans la paralittérature, le cinéma et la télévision, c'est-à-dire les supports massmédiatiques, plus contrôlables, ce reflux épargne cependant le plus anarchique et acéphale Internet où de nombreux sites sont consacrés à Bundy, Gacy, Dahmer, etc. Il semblerait que les médias américains qui s'intéressent plus aujourd'hui aux chasseurs de psychopathes veuillent, après nous avoir terrifiés pendant des années, nous donner une image rassurante de la situation : les monstres de jadis sont confrontés, enfin, à de redoutables adversaires, le *serial killer* réduit, dans l'imaginaire optimiste de la culture médiatique américaine, à l'état de simple faire-valoir des tout-puissants agents du F.B.I. Le dragon a-t-il été, enfin, terrassé par Saint-Georges ? Pas si sûr ; il garde les yeux ouverts et nous redoutons tous, inconsciemment (impatiemment) son retour...

22 Dans des films comme *Seven* de D. Fioncher, 1995, ou *Copycat* de J. Amiel, 1995 ; dans certains épisodes de la série *The X-Files* (« Squeeze », 24 septembre 1993 ; « Beyond the Sea », 7 janvier 1994 ; « Tooms », 22 avril 1994 ; « Aubrey », 6 janvier 1995 ; « Irrésistible », 13 janvier 1995).

Orientations bibliographiques

Le lecteur curieux trouvera dans ces succinctes suggestions de lecture de quoi se constituer un corps de savoir minimal sur le tueur sériel, ce nouvel « emploi » de la culture médiatique américaine.

1) Le *True Crime*

- DOUGLAS, John & Mark OLSHAKER, *Mind Hunter (Inside the Elite Serial Crime Unit)*, New York, Pocket Books, 1996. Les témoignages impressionnants des deux meilleurs *profilers* du F.B.I.
- HICKEY, Eric W., *Serial Murderers and Their Victims*, Pacific Grove, Brooks-Cole Publishing Company, 1991. L'ouvrage de référence sur les tueurs sériels, New York, Académique et indispensable.
- KEPPEL, Robert D & William J. BIRNES, *The Riverman*, New York, Pocket Books, 1995. Ted Bundy « collabore » avec le F.B.I. pour faire la chasse à un autre tueur sériel, le « Green River Killer ». Incontournable.
- MICHAUD, Stephen & Hugh AYNESWORTH, *Ted Bundy : Conversations With a Killer*, New York, Signet Books, 1989. Quelques heures, terrifiantes, en compagnie de Ted Bundy.
- OLSEN, Jack, *The Misbegotten Son (A Serial Killer and His Victims)* New York, Island Books, 1993. Le meilleur ouvrage écrit, de l'intérieur, sur un tueur en série.
- RESSLER, Robert K. & Tom SHACHTMAN, *Whoever Fights Monsters (My Twenty Years Tracking Serial Killers)*, New York, St Martin's Press, 1992.

2) La fiction

- CARR, Caleb, *The Alienist*, New York, Random House, 1994. 1896 ; un tueur en série hante les rues de New York. Édouardien.
- HARRIS, Thomas, *The Silence of the Lambs*, New York, St Martin's Press, 1988. Un classique.
- PERRY, Michael R., *The Stranger Returns*, New York, Pocket Books, 1992. Le 24 janvier, Ted Bundy est électrocuté dans la prison de Starke en Floride. Maintenant Ted a un alibi parfait. Tout le monde pense qu'il est mort... Surprenant.
- SPEHNER, Norbert, *Les fils de Jack l'Éventreur*, Québec, Nuit Blanche éditeur (Études paralittéraires), 1995. Le guide bleu de cet univers imaginaire.

3) Le cinéma

- Halloween*, John CARPENTER, 1978. Un des premiers du genre. Indémodable.
- Seven*, D. FINCHER, 1995. Un des derniers avatars du genre. Expressionniste et glauque.
- Henry : Portrait of a Serial Killer*, John McNAUGHTON, 1986. Cinéma-vérité, estomacs sensibles s'abs-tenir...

4) La *Sleazoïd Press*

- Inside Detective*
Startling Detective
True Police
Pour amateurs seulement...

5) Les fanzines

- Answer Me*
Murder Can Be Fun
Morbides et provocants.

6) Les Comics

- Psycho Killers* (1 à 10)
Psycho Killers Classics (1 et 2)
Désolants et aujourd'hui heureusement introuvables (ou presque).